

CINEMA

Comme un chanteur malheureux

"Last Days", ce n'est non seulement la déchéance d'une rock star, mais surtout celle d'un réalisateur, qui n'a visiblement plus rien à dire.

Un homme marche à travers la forêt. Il grogne. Il enlève ses vêtements et se baigne dans un fleuve. Il rentre à la maison et se prépare des Choco Crispies. Au loin, un buisson s'agite un peu. L'homme grogne. Il met une robe et se maquille. Un représentant des pages jaunes lui rend visite. L'homme grogne. Il regarde dans le vide. Son ami, assis sur le canapé, fredonne une chanson. Et il fredonne. Un buisson s'agite. Longtemps.

Cette critique vous ennuie? Et bien, dans ce cas n'allez surtout pas voir "Last Days" de Gus Van Sant, parce que vous allez passer les 97 minutes les plus interminables de votre existence. Même en fan inconditionnel du réalisateur américain, il est impossible de ne pas être déçu par son dernier opus. Annoncé comme un hommage à Kurt Cobain, "Last Days" est surtout une plongée dans l'enfer cinématographique.

Pendant 5.830 secondes (et je vous assure que vous allez

compter les secondes...), Blake, un musicien sur le déclin, tourne en rond. En grognant. C'est tellement ridicule, qu'à la fin, on se demande si Van Sant n'a pas voulu se moquer de son public. Surtout la séquence dans laquelle l'esprit du protagoniste, transparent et nu comme un ver, monte vers le ciel. Si ça, c'est pas de l'ironie, alors c'est vraiment très, très, très mauvais.

Dans "Elefant", le réalisateur avait déjà renoncé à la narration subjective pour adopter plutôt le point de vue de ses personnages - cela en avait irrité certains, mais la démarche était cohérente et le résultat captivant. Dans "Last Days", le procédé est le même. Sauf que cette fois, Gus Van Sant ne raconte strictement rien. Pire - il n'a strictement rien à dire. Il sert sur un plateau tous les clichés de la rock star défoncée: Blake, son protagoniste, incarné par un Michael Pitt sous-employé, déambule dans un coma chimique permanent, fait joujou avec un

grand pistolet dangereux, traîne avec ses copains tout aussi paumés (qui changent mystérieusement de sexe au

cours du film), gratte parfois sur sa guitare et a surtout l'air incroyablement malheureux. C'est normal: il est riche, célèbre, certes mal entouré, mais il est bien connu que la pire chose qui puisse nous arriver, c'est de voir nos rêves se réaliser.

Ne cherchez surtout pas dans "Last Days" une analyse à deux balles des affres de la célébrité, ni rien d'autre d'ailleurs. Ce film n'est rien. Le regard faussement objectif de Van Sant présente Blake/Kurt comme un personnage risible, qu'on n'a même pas envie de

plaindre, mais à qui l'on a surtout envie de botter les fesses. Antoine Prüm et Boris Kremer avaient adopté une démarche semblable dans "Tour de Force", en faisant de la caméra une présence apparemment neutre et en ne craignant pas les longueurs, mais au moins la sauce prenait. L'art ne doit pas être cohérent, ni compréhensible pour tou-te-s, mais il devrait au moins être touchant ou poétique, voire même provocateur. Le film de Gus Van Sant n'est rien de tout cela.

En regardant "Last Days", on se dit que Kurt Cobain méritait mieux. Car il était avant tout un grand musicien et, même s'il était lui-même passé maître dans la mise en scène de son propre mal de vivre, il ne devrait pas rester dans les mémoires comme une espèce de figure christique lobotomisée.

"Last Days", c'est un peu les nouveaux habits du roi. A lire les articles dithyrambiques des critiques français, on se demande s'ils n'ont pas agi selon le principe du "je n'y comprends rien, alors ça doit être génial". Regarder ce film, c'est comme observer son poisson rouge tourner en rond dans son bocal. C'est comme passer une journée à regarder le linge qui sèche. Sauf que ça au moins, c'est du vrai.

Claudine Muno



Smells like art: Michael Pitt, d'habitude excellent, déçoit dans le rôle de Blake, sosie de Kurt Cobain.

CANNES

Les frères Dardenne ont encore frappé

A l'issue d'une édition ni bonne, ni mauvaise, le Festival de Cannes confirme pourtant son statut de festival à part.

On s'en doutait. Avant même que le festival ne commence, le palmarès de cette 58e édition allait avoir un axe Haneke/Gitaï/Dardenne pour que Cannes puisse garder sa réputation de Festival à part doté d'une pointe intello. En face, pour maintenir un certain équilibre, on retrouvait l'axe américain avec Jarmusch/Wenders/Tommy Lee Jones.

Le Palmarès mi-figue, mi-raisin reflète bien cette dualité et l'on se doute que les discussions ont été vives pour parvenir à ce résultat. Une fois de plus, Cannes accorde donc sa Palme d'or à l'un des films les plus éloignés de ce que représente la manifestation dans l'esprit du public, à savoir stars et paillettes.

"L'enfant" est un film sur la misère quotidienne de deux jeunes adultes encore bien trop jeunes pour affronter la vie et gérer la naissance d'un petit garçon. Vous l'aurez compris, le cinéma des frères Dardenne est avant tout social, un genre qui plaît à Cannes puisque "L'enfant" est la seconde Palme d'or des frères Dardenne, six ans après "Rosetta".

Une consécration qui fait entrer les frères à la fois dans l'histoire du Festival et dans le cercle très fermé des "double palmés" qui ont pour nom Shohei Imamura, Bille August, Francis Ford Coppola et un certain Emir Kusturica.

Le prix de la mise en scène accordé à Michael Haneke pour "Caché" va dans le même sens avec la particularité que, pour la première fois dans le cinéma d'Haneke, le film est accessible au public. Si polémique il devait y avoir, c'est sur le prix d'interprétation féminine accordé à Hana Laslo pour "Free Zone" d'Amos Gitaï. Non pas que son interprétation soit mauvaise mais le prix aurait dû être accordé aux trois comédiennes du film dont Natalie Portman, car il s'agit d'un rôle collectif où chaque actrice a besoin de l'autre.

Parti favori avant même le début du festival, Jim Jarmusch, quitte la Croisette avec le Grand Prix pour "Broken Flowers" alors que la Palme d'or semblait lui revenir de plein droit. Il déclarera d'ailleurs en recevant son prix des mains de Fanny Ardant: "Le ju-

ry est un étrange jury". Egalement surprenante la consécration en tant que meilleur acteur de Tommy Lee Jones venu présenter "Trois enterre-

ments", son premier long métrage pour le grand écran en tant que réalisateur. Le jury aurait plutôt dû saluer son travail de réalisateur, c'est d'ailleurs pour cela que Tommy Lee Jones était venu à Cannes, plutôt que son travail d'acteur dont il s'acquitte à merveille depuis trente ans.

Toujours dans un souci d'équilibre, le jury n'a pas oublié l'Asie en attribuant le prix du jury au très beau "Shangai Dreams" de Wang Xiaoshuai, pesante évocation d'un problème de déplacement de population en Chine.

Vous l'aurez compris, l'édition 2005 n'était ni bonne, ni

mauvaise. Avec de grands noms au générique de presque tous les films, Thierry Frémaud, le directeur artistique, a été le chef d'orchestre d'un festival dont la barre a été placée très haute. Bien entendu, comme pour tout festival, on ne peut pas couronner tout le monde et c'est donc avec regret que l'on constate l'absence au Palmarès de Wim Wenders, David Cronenberg et Lars Von Trier. Les frères Dardenne Palme d'or, oui c'est très bien, mais n'importe quel film du palmarès aurait mérité cette récompense suprême. Pour une fois, la polémique a brillé par son absence cette année à Cannes.

D'un point de vue commercial, Cannes a frappé fort avec la présentation en avant-première de "Star Wars: Revenge of the Sith" de George Lucas, hors compétition, et "Sin City", en compétition, de Roberto Rodriguez et Frank Miller. Deux longs métrages qui ont attiré la foule mais pas nécessairement les stars, puisque Bruce Willis a fini par décliner l'offre du tapis rouge. Quoi qu'il en soit, ces deux blockbusters du cinéma américain, qui n'ont pas besoin de Cannes pour faire leur promo, sont le reflet parfait de ce que sera le cinéma de demain à savoir 90% de virtuel et seulement 10% de réalité. En tout état de cause, ces deux longs métrages ressemblent plus à une prouesse technologique que cinématographique.

Brigitte Lepage



Coup double pour le cinéma social des frères Dardenne: après "Rosetta", voici "L'enfant" récompensé. (photo: Thibaud Demeyer)